

L'A-T-IL DIT

Au soir de Waterloo, comme Cambronne à la tête des débris de la garde s'efforçait d'escalader le plateau de Belle-Alliance pour dégager Napoléon, une décharge de mitraille l'étendit sur le sol, après qu'il eut été, inutilement, pressé par les Anglais de se rendre.

Il resta inanimé une partie de la nuit; lorsqu'il revint à lui, après le long évanouissement dû à ses blessures, il était presque nu; les pillards l'avaient méthodiquement dépouillé.

Une patrouille anglaise ramassa Cambronne. Conduit à l'amiral Seymour, il se nomma. Seymour, qui voyait en lui un des principaux auteurs du retour de l'île d'Elbe, l'accueillit par des injures. Le colonel Campbell, qui l'avait connu à Porto-Ferrajo, se montra plus humain. Cambronne était criblé de blessures: le front tordu, les bras, le côté droit tailladé d'innombrables coups de sabre. Campbell le mena à Bruxelles et le fit soigner.

Là, lisant le "Journal général de la France" du 24 juin, il vit que le récit de la bataille de Waterloo se terminait par ces mots héroïques mis dans sa bouche: "La garde meurt, mais ne se rend pas!"

Il ne se souvenait pas d'avoir jamais rien dit de semblable. Le mot était lancé, il était beau, il fit fortune; toute sa vie, Cambronne eut à en supporter la gloire. Ce fut un poids qui lui parut lourd. Le récit de la persécution que peut causer un mot historique vient d'être fait avec méthode et agrément par M. Marcel Frager, dans un recueil d'études, dont beaucoup sont puisées aux sources, par chez Hachette, avec une préface de G. Lenotre, sous le titre: "A la barre de l'Histoire".

Déjà M. M. Brunschwig, dans son "Histoire de Cambronne" avait serré de près la question. M. Frager y apporte quelques vus nouvelles.

Lorsqu'il arriva en Angleterre, tout le monde connaissait la fameuse phrase. Cambronne fut "félicité et ovationné" (M. Frager a écrit ce mot) par tous les officiers captifs. Un peu étourdi par tant d'enthousiasme, il se contenta de répondre:

"J'ai envoyé..... au diable les Anglais (d'aucuns disent qu'il les envoya "faire f..."), mais j'étais pas comme ça..... Est-ce que j'avais le temps de faire de la littérature!"

Le commandant Heuillet, du 2e chasseur, le pressa d'endosser la paternité du mot "pour l'honneur de l'armée". Esclave de la vérité, il se gendarma, déclarant ne se souvenir de rien de semblable. Cependant, comme les Anglais venaient en procession le complimenter, il se tint sur une demi-réserve, se contentant d'évoquer: "Oui, avouait-il, on m'a débité de cette phrase-là!"

Après la Restauration, quand il revint en France, se constituer prisonnier, l'officier qui le reçut, celui qui l'accompagna à Paris, l'interrogeant avidement sur la célèbre phrase. Il baissa. A peine écorché à l'abbaye, son vieil ami Dupuy parut; il se jeta à son cou, lui disant avec effusion: "Mon cher, tu as racheté le désastre; tu as sauvé la gloire de l'armée. La garde meurt et ne se rend pas. Quel beau cri de mort pour l'épée!"

Cambronne se fâcha. Mais au conseil de guerre, Berthier l'empara de la phrase et la magnifia; son acquittement la tendit encore plus populaire.

Retiré à Nantes, la même persécution lui fut infligée par ses compatriotes; on s'arrêtait sur son passage en murmurant la célèbre réponse; des ballots de gravures, qui toutes le représentaient dans une pose héroïque, prouvaient la célèbre phrase, arrivèrent dans la ville et étaient affichées aux devantures.

Pendant quelque temps Cambronne se contenta; enfin, un jour, exaspéré, il s'écria: "Eh! parbleu, je n'en ai pas dit si long; j'ai répondu par un "mot bref" et d'une énergie plus soldatesque."

Ce fut alors autre chose. Ce mot, les "débats" du 16 décembre 1815 l'imprimèrent avec tant d'approximation que tout le monde le devina. Du coup, voilà notre héros taxé de grossièreté par tout le monde bien pensant de la Restauration.

A Lille, où il fut appelé par la suite à commander, même curioité, mêmes questions, même obsession. Cette fois l'objet était double. Avant d'être dit le mot ou la phrase? Le mot, il se déclarait trop bien élevé pour l'avoir jamais dit; la phrase, il se défendait toujours avec ambiguë, de l'avoir prononcée.

Cependant, ce mot qu'a immortalisé Victor Hugo dans une page des "Misérables", il le dit au moins une fois dans sa vie.

C'était en 1830, à l'époque où dans les banquets de gardes nationaux le nouveau pouvoir cherchait à s'appuyer sur la tradition bonapartiste. Naturellement on invita Cambronne, l'héroïque blessé de Waterloo; non moins naturellement on le fit, et les inevitables

questions de se poser. Pendant le banquet il tint bon, répondant comme il fallait répondre. A la fin, comme on s'en allait, son vieux camarade, le général Bachelu, le prit par le bras et au nom des campagnes faites en commun, le pressa de lui confier le précieux secret. Alors se dégageant, Cambronne éclata: Comment, toi aussi, s'écria-t-il.... Ah! non, en voilà assez, ça devient ennuyeux!

Bachelu dut se convaincre que Cambronne avait bien pu dire le dernier mot français prononcé sur le champ de bataille de Waterloo.

Mais l'a-t-il dit? M. Frager, qui s'attache à dresser la silhouette très bourgeoise du général de Napoléon, qui le montre vivant grassement de ses rentes, incriminant ses dépenses avec la minutie d'un bouffier, lui qui comptait dix-neuf campagnes et douze blessures, mais les illustrant de croquis à sa manière, ne pousse pas plus avant. Sa conviction ne paraît établie ni pour ni contre. M. Brunschwig est allé plus loin. Des documents qu'il a publiés, il ressort (sans faire plus qu'il ne convient) de la réclamation tardive des fils du général Michel, revendiquant pour leur père la gloire d'avoir proféré la phrase historique que Cambronne a dit à son collègue Poret de Morvan, qui ne se joignait pas à son mouvement offensif, sous prétexte que l'empereur lui avait fait défense d'avancer.

Mais l'empereur ne sait pas quels vont tous nous prendre comme des moutons, lui le premier!... Allons et mourons plutôt que de nous rendre; tant que nous nous exterminerons les uns les autres, il aura le temps de se sauver.

Voilà la genèse du mot. Ces paroles, personne ne les dénie à Cambronne.

Maintenant a-t-il dit le mot? Sa famille le tenait pour certain. Son oncle de Noyon, l'abbé Druon de Brunese, disait à ses neveux, et l'un d'eux le lieutenant colonel Chrétien, le rapporte:

"Mon neveu m'a dit la vérité sur ce qu'il a dit aux anglais, mais je me suis engagé à ne pas le répéter. Ce qu'il y a de certain, cependant c'est que dans ces moments-là, on n'a pas le temps de faire des phrases."

En termes voilés, c'est la déclaration que le mot a été prononcé. Il y a enfin une troisième version, et je penche assez à la croire vraie. Elle émane de Deleau, grenadier au 2e régiment de la vieille garde, qui retiré à Vicq, canton de Condé, arrondissement de Valenciennes, certifié, à Lille, le 30 juin 1862, ce qui suit, en présence du général de MacMahon, du général Maissiat et du préfet Wallon.

"J'étais à Waterloo, dans le carré de la garde, au premier rang, en raison de ma grande taille.... Entre deux décharges, le général anglais nous cria: "Grenadiers, rendez-vous." Le général Cambronne répondit, je l'ai parfaitement entendu, ainsi que tous mes camarades: "La garde meurt et ne se rend pas." "Feu!" dit immédiatement le général anglais.

"Nous serâmes le carré et nous ripostâmes avec nos fusils. Grenadiers, rendez-vous, vous serez traités comme les premiers soldats du monde!" reprit d'une voix affectée le général anglais. "La garde meurt et ne se rend pas", répondit encore Cambronne, et sur toute la ligne les officiers et soldats ripostèrent avec lui: "La garde meurt et ne se rend pas." Je me souviens parfaitement de l'avoir dit comme les autres.

"Nous essayâmes une nouvelle décharge et nous y répondîmes par la nôtre. Rendez-vous, grenadiers, rendez-vous!" crièrent en masse les Anglais qui nous enveloppaient de tous côtés. "Cambronne répondit à cette dernière sommation par un geste de colère, accompagné de paroles que je n'entendis plus, atteinte ce moment d'un boulet qui m'enleva mon bonnet à poil et me renversa sur un tas de cadavres."

A la même époque (14 juillet 1862), un chasseur de la vieille garde, retiré à Argenteuil (Corrèze), fit une déclaration analogue: "Je l'ai entendu Cambronne dire: "La garde meurt et ne se rend pas." Louis Melet, ancien chirurgien militaire, survivant du dernier carré, déclare à son tour, en 1877: "J'étais là, j'atteste que le propos a été dit et répété par les restes de la vieille garde, par la jeune garde et par tous les soldats présents. Je criai avec tous les autres: "Vive Cambronne!" "La garde meurt et ne se rend pas."

Ainsi trois survivants, trois déclarations conformes. La phrase, à l'état de remarque, avait été dite par Cambronne avant l'action; pourquoi ne se souvient-il pas de l'avoir lancée comme suprême réponse à des propositions qu'il jugeait injurieuses, alors que trois de ceux qui étaient à côté de lui se souvenaient de la lui avoir entendu dire, pas une fois, mais deux fois....

A cela, on peut répondre que lorsqu'il prit connaissance du récit du Journal il venait de passer par une terrible épreuve: il était pour mort sur le champ de bataille, l'arcade sourcilieuse défoncée par la mitraille, le corps haché de coups de sabre. On peut bien ne pas avoir la mémoire très nette des détails d'une action après une pareille secousse.

Ayant d'abord douté, il ne pouvait par la suite affirmer. Notons qu'il n'a jamais démenti catégoriquement et croyons en les survivants qui entendent la phrase et la répètent en acclamations.

Mais le mot? Le mot a fort bien pu être dit après. Le récit de Deleau assure que deux fois fut faite la réponse: "La garde meurt et ne se rend pas", et qu'à la troisième sommation, Cambronne "avec un geste de colère" dit quelque chose que le grenadier n'entendit pas.

Cette parole qui souligne un mouvement de colère, n'est-ce point le mot.... ce mot sur lequel Cambronne, dans l'intérêt de la position qu'il avait reconquise dans la société, s'obstina à garder le silence?

Ainsi la phrase et le mot ont pu être dits l'un et l'autre; toutes choses égales d'ailleurs, le mot complète la phrase; c'est en style trouper le commentaire décrivant d'une conviction traduite auparavant en termes de harangue.

Cela suffit, quoi qu'il ait dit, à honorer et Cambronne et ses braves.

MAURICE DUMOULIN.

pour mort sur le champ de bataille, l'arcade sourcilieuse défoncée par la mitraille, le corps haché de coups de sabre. On peut bien ne pas avoir la mémoire très nette des détails d'une action après une pareille secousse.

DEUX PERLES

Marcel, demanda-t-elle, que cherches-tu?

Le jeune avocat esquissa un geste d'impatience. —Ce que je cherche.... comment veux-tu que je précise.... c'est tout, rien n'est plus à sa place.

—Mais, mon ami, je ne croyais pas te déplaire en rangeant un peu.

—Je t'ai déjà dit que c'était inutile.

—Tu m'as recommandé de respecter les moindres papiers.... avoue que ce n'est pas la même chose.

—Ce qui m'arrive aujourd'hui prouve que j'ai eu tort.... Les femmes ne connaissent que la symétrie.

Et, agacé, il ajouta comme se parlant à soi-même: —Le fait certain est que c'est égaré.

Qu'a donc Marcel, se disait la jolie Mme Berterant, en regardant son mari à la dérobée.... pourquoi cette agitation? Est-ce parce que j'ai mis un peu d'ordre sur son bureau.... Rien n'est perdu pourtant.... tout est là, bien en vue.

—Voyons, pria-t-elle brusquement, puis-je t'aider? —M'écarter! se récria l'avocat, m'écarter à quoi? —A trouver.... ce que tu ne trouves pas.

—Puisque tu ne sais pas ce que c'est.

—Tu vas me le dire. —Evidemment, ce serait facile, s'il s'agissait d'une chose me concernant.... ton secourus me serait précieux, mais.... ce qui me préoccupe ne m'appartient pas.... c'est une enveloppe.... un dépôt, tu comprends.

Il pensa l'avoir convaincue et, revenant à son idée, il continua nerveusement à perquisitionner et à mettre sens dessus dessous les dossiers si bien alignés.

Cependant, un défi s'allumait dans le regard de la jeune femme, qu'une fierté voulait armer d'indifférence.

Un soupçon s'avivait à la fois de ce qu'elle voyait et de ce qu'elle pensait, car dans son esprit les souvenirs se précisaient: "Il vient d'avoir la même voix, la même attitude que l'autre soir lorsque je suis arrivée à l'improviste dans son cabinet.... A mon approche, ce jour-là, il a dissimulé quelque chose.... il paraissait embarrassé.... il y a analogie certainement."

Une gêne passa. La sensation d'une fatalité d'augure étreignit Mme Berterant.

Dans son émoi, un désir de s'expliquer surgit. Le profil ombragé par la masse de ses cheveux noirs, les yeux à l'abandon, elle lança: —"J'ai posé là, à gauche, sous les bloc-notes, une toute petite lettre, extrêmement parfumée.... est-ce elle qui t'agite?"

Un pli se forma au front de l'avocat et il eut un geste comme pour protester.

Mais elle continuait: —Ton imprudence m'étonne.... j'aurais pu être indiscret.... Qu'est-ce que tu crois?

—Oh! rien.... —Tu as un arrière-pensée? —Serait-je jalouse?

Une flamme passa dans les yeux de Mme Berterant, qui se passa aussitôt. Son orgueil dominait les sensations indéfinies qu'elle comprimait au fond d'elle-même et possait sur l'agitation de son orgueil le masque impassible d'un visage simplement étonné.

Les termes de blason employés pour désigner les émaux de l'écu dérivent de l'arabe: "gules" (rouge) vient de "g'uel" (rose rouge); "sable" (noir) de "zib" (noir) d'où le mot zibeline pour désigner la martre noire; "azur" (bleu) de "azul" (couleur du ciel); enfin "sinople" (vert) de "stin" (herbe) et de "bla" (blé naissant).

Le mal de cocagne Ce divertissement populaire fut introduit pour la première fois à Paris en 1425, sous la domination anglaise, c'est-à-dire à l'époque des plus malheureuses de son histoire. Voici ce que raconte le "Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VII": "Le jour Saint-Leu et Saint-Gilles, qui fut au samedi premier jour de septembre, proposèrent à l'abbé de la paroisse faire un "ébattement nouvel et le firent; et fut tel ledit ébattement. Ils prièrent une perche bien longue de six toises ou près, et la fichèrent en terre, et au droit de "bout de haut, mirent un panier et dedans une grasse oie (oie) et six blancs, et oignirent très bien la perche, et puis fut crié que qui pourrait aller querre le (querir) ladite oie en ramenant contre mont sans aide, la perche et panier il aurait, et l'oie et les six blancs; mais onques nul, tant s'écut-il bien griffer (grimper), n'y put arriver. Mais au soir un jeune varlet qui avoit grimpé le plus haut et l'oie, non pas le panier, ne les six blancs, ne la

perche, et fut fait ce trait devant "Quinquempoit, en la rue aux Oies."

Cette rue est appelée au dixième siècle par corruption la rue aux Ours.

M. Adolphe Paupe publie, dans le "Mercure de France," une seconde série de lettres de Mérimée. Elles datent de 1834-1842 et elles sont adressées à Sutton Sharpe. On les parcourt avec plaisir.

Au mois de mars 1834, Mérimée s'attend à une émeute. Du moins, les républicains l'ont promis.

Ce sera leur va-tout. Il est peu probable qu'elle réussisse, si tant est qu'ils s'y aient. Ils sont des plus forts sur la blague, mais pour l'exécution ils sont un peu couards.

Mérimée n'aime pas du tout les républicains; et, dans ses lettres, on s'en aperçoit à merveille. Il ne perd aucune occasion de les peindre tels qu'il les voit.

Du reste, il ne manque pas non plus de badiner, touchant le maréchal Soult. Il le montre bien tourné par les républicains; et ceux-ci "rogner les ongles" du vainqueur de Toulouse; mais le vainqueur de Toulouse "paraît déterminé à endurer patiemment toutes les avanies plutôt que de lâcher son port-feuille." Acharnement des uns, mansuétude de l'autre. C'est la continuité de l'histoire.

Au mois de mai, M. d'Argout quitte le ministère, laissant Mérimée "en statu quo."

Thiers a été fort aimable pour moi, un peu coquet même. Il ne s'est pas souvenu de mon refus de l'autre année et m'a fait toutes les offres possibles.

Par exemple, Thiers offre à Mérimée une place d'inspecteur des monuments historiques. Mérimée l'accepte; cela convient, dit-il, "à ses goûts, à sa paresse, à ses idées de voyage." De sorte qu'il trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Il en devient presque optimiste. Il est satisfait de voir la politique très calme et il compte sur de bonnes élections: le ministère, à son avis, aura une majorité "foudroyante"; les carlistes gagneront quelques voix et les républicains en perdront davantage.

Les affaires des 13 et 14 avril, surtout la mitraille du général Aimar à Lyon, ont mis beaucoup d'eau dans le vin de ces messieurs, et ils nous laisseront tranquilles pour quelque temps.

Cependant ils ne se tiennent pas pour battus. Il y a maintenant en Europe une maladie trop sérieuse pour qu'on en guérisse tout d'un coup par l'application d'un seul remède. Croyez-vous, comme cela paraît possible, que vos unionistes ont des relations sinon d'amitié, du moins de bon voisinage, avec nos républicains?

Une petite anecdote, au sujet de Beyle. Beyle "a irrité notablement" son ministre, de la façon que voici. Il lui a, par lettre, présenté un chancelier; en conclusion, il ajoute: "C'est d'ailleurs, un homme tout à fait incapable." Le ministre ne goûta point la plaisanterie. En outre, Beyle envoya, signé de lui, un excellent mémoire relatif au commerce des sucres. Un excellent mémoire. Seulement, ce mémoire était déjà depuis une semaine au ministère, signé d'un négociant de qui, pour une fois, s'inspira Beyle.

Mérimée charge son ami de quelques commissions. Il le prie de lui faire parvenir des bas et un manteau qu'on ne trouve bien qu'à Londres; et puis une demi-douzaine de mouchoirs de l'Inde, la moitié en soie blanche et, pour les autres, Mérimée se confie au goût de Sutton Sharpe.

En même temps, il recommande à Sutton Sharpe "son excellente amie" Céline Cayot, laquelle, prise d'un caprice aventureux, va passer une huitaine à Londres.

Et, quelques jours plus tard, voici:

Cayot ne m'a pas donné son adresse. Ce bil'et est pour vous dire que la soudite m'écrivit qu'elle est assez mal en fonds, et pour vous prier de lui donner quelque argent, non pas assez pour qu'elle rapporte tous les magasins de Londres, mais ce qu'en votre qualité de gentleman vous jugerez nécessaire. Vous lui avez donné déjà de quoi avoir des bas et un manteau; ce que l'estime à environ 200 francs; donnez-lui encore trois cents francs, et ne dépassez pas ce crédit que dans le cas de circonstances "très aggravantes." Je vous donne le maximum, dont il est inutile de lui parler si elle demande moins.

Mérimée ajoute: Vous me ferez encore plus de plaisir en allant le voir et en lui donnant des conseils vertueux.

Voilà pour les sentiments. Les lettres de Mérimée sont toutes pleines de petites nouvelles qu'il annonçait à son ami; et il demandait l'échange. Il voulait être mis à même de "parler des choses avec les honnêtes gens."

Or, la politique anglaise était—à cette époque—un peu embrouillée. En France, on ne l'entendait pas très bien. Mérimée souhaitait d'avoir le dessous des cartes...

Nous trouvons ici que lord Grey et lord Althorp sont trop susceptibles, trop vertueux. Nous sommes devenus tellement coquins, depuis les "glorieuses", que la franchise et la bonne foi nous étonnent.

Il est fort question ici de renvoyer le maréchal Soult et de mettre à la présidence du conseil votre petit ami Thiers. Cependant, le Roi aime tellement son maréchal, et je ne sais trop qui pourrait le remplacer.

Puis, on parle beaucoup de don Carlos:

On dit qu'il tient trop à sa royauté pour être allé en Espagne et que les chefs apostoliques ont habillé un chien en prince pour redonner du cœur à leurs gens. Les Cortès vont en faire de belles en Espagne et avant peu nous y verrons un fameux gâchis.

Je crois nous ne tarderons pas à nous repentir de nous être mêlés des affaires de pareilles canailles.

On le voit, Mérimée n'est pas sévère aux seuls républicains. Il juge sans déférence aucune les divers partis et il a, de cette manière, une sorte d'impartialité redoutable.

Au mois de juillet de cette année 1834, il se prépare à voyager; il doit accomplir sa tournée d'inspection. Il serait content si Sutton Sharpe, qui compte venir en France, l'accompagnait ou, du moins, le rejoignant ici ou là.

Seulement, Sutton Sharpe vient à Paris avec sa "petite drolesse"; alors?....

Tout de même, Nîmes, où sera Mérimée dès le 1er septembre, vaut la peine d'être vu; il y a encore Avignon, Marseille et Montpellier....

Si le cœur vous en dit, vous me ferez grand plaisir; dans le cas contraire, je vous excuse, en considération de motifs majeurs.

Et puis: Je vous remercie beaucoup de vos soins pour la ve tu et les intérêts de Mlle Céline.

Le 15 septembre, Mérimée visite Avignon. Et il n'ose plus insister pour que Sutton Sharpe vienne le rejoindre:

Mon cher ami, ce serait trop de dérangement à vous de venir vous faire manger aux puces pour le plaisir de m'entendre discuter sur les monuments pré-féodaux carlovingiens. Restez à Paris avec Mme la comtesse, ou tout autre, cela vaut mieux que les plus belles églises romanes ou gothiques.

Si on est fier d'être Français en regardant "la colonne", on ne l'est guère dans une suberge de petite ville du midi de la France, couché dans un lit où de gros rats ont établi leur domicile, et nourri d'ail et de ratatouilles à l'huile. C'est un triste pays sous le rapport de la civilisation, et ces gens-là, au lieu de Constitution, auraient bon besoin d'un tyran qui leur fit des routes, les obligeant à être propres et à vivre mieux. Ici, un homme riche, et un parfait gentleman, homme d'esprit par-dessus le marché, demeure dans une ruine où il faut marcher sur la pointe des pieds en se bouchant le nez. Des tanneurs, ses voisins, empestent sa maison de leurs peaux, et les maisons qui l'entourent sont peuplées de bianchiseuses, etc. L'idée ne lui vient pas de se chercher une autre habitation en meilleur air et un voisinage plus décent. Il préfère acheter tous les ans des médailles et des champs de grance. Il donne aussi de l'argent à ce tas de gueux, et les met en état de continuer à l'empêtrer. Il est amusant de voir la figure des Anglais qui vont le visiter dans son cloaque, car c'est l'homme le plus distingué d'Avignon.

Des nouvelles de Paris. L'affaire Le Roncière; ensuite: Les républicains disent que Thiers a été à Mlle de Morell afin de détourner l'attention publique de la marche tortueuse du ministère....

Et Mérimée aime beaucoup ces potins. En 1836, Mérimée a fait sa tournée de bonne heure. Aussi passera-t-il l'été et l'automne à Paris. Il y voit Beyle, qui est en congé. Seulement Beyle est "tourmenté" du besoin de la locomotion et ira peut-être à Londres chercher Sutton Sharpe.

En 1837, Mme de Montijo doit aller à Londres. Mérimée conseille à Sutton Sharpe de lui faire visite:

Vous pourriez alors vous attirer une immense considération en fumant chez une duchesse.

A Paris, tout va plutôt mal. Les affaires sont embrouillées; le diable ne s'y reconnaît pas.

Le ministère Molé est aussi plat que possible, mais le roi a tellement peur de Thiers et de Guizot qu'il gardera ceux-ci tant qu'il pourra.

La question n'est pas de savoir si ces messieurs continueront d'accepter placidement "les soufflets qu'on leur donne tous les jours". Les commissions que Mérimée prie Sutton Sharpe de lui faire ont trait, souvent, à l'archéologie. Il demande des livres; il veut se mettre au courant de l'architecture anglaise. Et il demande aussi quelques objets de simple coquetterie. La vie est compliquée.

En France, les émeutes sont fréquentes. L'émeute de Boulogne, en 1839, intéresse beaucoup Mérimée. Il lui trouve un "caractère tout nouveau"; c'est "quelque chose comme une insurrection de nègres"; pas de cris, pas de drapeau, des coups de fusil.

Le principal chef des émeutiers, voici comment le juge Mérimée:

Il a des principes très simples. Il lui faut d'abord les têtes des quatre cent mille propriétaires qui exploitent l'homme, style saint-simonien. Puis il partage les terres ou les met en commun, — de là doit résulter la félicité publique.

Est-ce clair?.... La Chambre des Pairs juge en ce moment seize de ces messieurs. Les épiciers veulent qu'on en guilloche quelques uns; on dit que les Pairs n'oseront, que le "King" n'osera, et que les Ministres n'auront pas plus de vigueur. Il serait très possible qu'il y eût une nouvelle émeute d'ici à peu de jours. Le succès en est impossible, mais elle peut amener de grands malheurs. Entre nous, le Ministre de l'Intérieur n'aime point la poudre; on dit que le vieux Maréchal perd la tête, de sorte que l'on peut s'attendre à des bêtises.

Quelques-uns des ministres voient le péril. Et ils projettent de réviser le cabinet. L'on mettrait aux affaires étrangères le duc de Broglie; Duchâtel, aux finances; Soult, à la guerre; Passy, à l'Intérieur. Te's sont, au moins, les projets en l'air; et Mérimée n'a pas confiance.

D'abord, le Roi se passera tant qu'il pourra d'un ministre réel des Affaires étrangères. Puis la portion centre gauche du Ministère consentira-t-elle à l'adjonction d'un doctrinaire de plus? Il est vrai que Passy est personnellement ami de M. de Broglie et que Dufaure et lui sont tout à fait empuésés par le "King". Depuis qu'ils étaient à table avec un gentilhomme de bonne maison, ils sont devenus souples comme des gants.

C'est, évidemment, la vérité. Que de politiciens deviennent souples comme des gants; à partir du jour où ils en mettent!....

Et, en attendant, on juge seize émeutiers. C'est bien. Mais, après cela, il y en a trois cents autres, dont on ne sait que faire. Les Pairs sont très embarrassés; Mérimée compte bien les voir, prochainement partir pour leurs châteaux.... Ils enverraient volontiers le seize devant le jury: le jury n'est pas sûr.

On regrette beaucoup les secs de Louis XI qui, dans ces circonstances, eussent été une grande ressource. Thiers est tout à fait encanailé. Il ne vit plus qu'avec les journalistes qui le compromettent en répétant ses boutades. On commence à le croire coulé.

Mérimée a décidément, pour Thiers, le plus vif mépris ou, du moins, une sorte de mépris. Il considère l'histoire de Napoléon comme un "humbug": c'est une mystification.

Beyle est parti pour Civita-Vecchia. Et Mérimée va partir pour la Corse; il ne sait pas qu'il en rapportera le délicieux chef-d'oeuvre de "Colomba". Il avoue à son ami le "grand désir" qu'il a d'être bienôt de l'Institut. Et, pour ce, il travaille. Il annonce "un mémoire très savant" sur la guerre sociale. Ce sera "mon introduction à l'histoire de César". Il prie Sutton Sharpe de s'adresser pour lui à des numismates anglais qui voudraient bien lui décrire les médailles de la guerre sociale ou les médailles de Corinthe que possède le musée britannique.

Un autre jour, le lundi 29 août; seulement, on ne dit pas l'année, — il écrit à Sutton Sharpe: Mon cher ami, M. Thiers est à Saint-James. Si vous voulez me prendre demain matin au Café anglais, à neuf heures ou huit heures, trois-quarts, nous irons voir Son Excellence dégomée.

T. à v. P. M. On le voit, Mérimée n'aimait pas M. Thiers.